Ce livre est donc non seulement un ouvrage de référence essentiel pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du Mont-Liban avant 1840, il concerne aussi tous ceux qui s'interrogent sur le fonctionnement réel de la société et de l'économie ottomane de la fin du XVIe au début du XIXe siècle. Par la part qui est consacrée aux *waqf*s chrétiens, il apporte une contribution considérable à l'histoire des *waqf*s ottomans.

Henry LAURENS
(INALCO, Paris)

Européens en Orient au XVIIIe siècle (collection *Moyen-Orient & Océan Indien XVIe-XIXe s.*). Société d'histoire de l'Orient, éditions L'Harmattan, Paris, 1994. 202 p.

Européens en Orient au XVIIIe siècle prend place parmi les dernières publications de la Société d'histoire de l'Orient parues dans la collection *Moyen-Orient & Océan Indien, XVIe-XIXe s.* Conçu comme un recueil thématique, le livre est consacré aux aspects de la pénétration et de la présence européenne au Proche et Moyen-Orient au XVIIIe siècle. Il contient trois études historiques, basées sur l'exploitation de sources européennes pour la plupart inédites. Au XVIIIe siècle, l'intensité des contacts entre l'Europe et l'Orient reflète l'importance de l'intérêt européen pour le Levant (depuis la Méditérranée orientale à travers l'Iran jusqu'aux côtes indiennes), intérêt qui s'exerce dans le domaine diplomatique, économique, politique et — c'est une nouveauté par son ampleur — scientifique et culturel. Les manifestations de quelques-uns de ces contacts sont étudiées ici à travers les écrits — correspondance, rapports, mémoires, archives commerciales — laissés par les agents mêmes de ces contacts : missionnaires, diplomates, scientifiques, agents commerciaux, aventuriers, tous plus au moins chargés, sinon de faire du renseignement, du moins de ramasser des informations diverses et des « curiosités ». Trois regards différents, et complémentaires, sur cet Orient où tant d'intérêt européen semble se focaliser, sont représentatifs des trois principales manifestations de la présence européenne : 1 - les activités missionnaires (Gérard Duverdier, « Propagande protestante en langues orientales aux XVIIe et XVIIIe siècles », p. 1-33), 2 - l'intérêt diplomatique et la curiosité scientifique (M. Gharavi, « Un médecin des Lumières, Simon de Vierville et son voyage en Perse », p. 35-155), 3 - le commerce (Willem Floor, « The Dutch on Khark island: the end of an era. The Baron Von Kniphausen's adventures », p. 157-202).

Duverdier, auteur de plusieurs travaux sur les missions chrétiennes en Orient (dont quelques-uns sont signalés dans les notes), met à profit les archives des piétistes allemands conservées à l'Archiv der Franckenschen Stiftungen de Halle. Cette remarquable étude concerne les activités des piétistes en Méditerranée ottomane, étudiés dans le contexte de l'important renouveau protestant amorcé dans les années 1690 en Allemagne et en Angleterre, avec comme idée-phare celle de la mission universelle et la coopération avec d'autres confessions protestantes. Plusieurs institutions sont alors créées dans le même but : avant tout, l'université

BCAI 13 (1997) Société d'Histoire de l'Orient: Européens en Orient au XVIIIe siècle, recensé par M. Szuppe
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de Halle, fondée en 1694 comme faculté de théologie, la Society for Promoting of Christian Knowledge et le Greek College fondés à Londres en 1698. Souvent en coopération, parfois en rivalité, les centres de Halle et de Londres dispensent, entre autres, un enseignement moderne aux étudiants de confession orthodoxe, tout en s'engageant dans la distribution de livres imprimés destinés aux chrétiens et aux juifs d'Orient, ainsi qu'aux musulmans. J.H. Callenberg, professeur de philologie orientale à Halle (hébreu, arabe classique), introduit pour la première fois en Europe l'enseignement du vernaculaire : le yiddish et l'arabe dialectal. Directeur de l'Institutum Judaicum et Muhammedanorum, il élabore aussi un projet de traduction de la Bible en turc. Pour atteindre les juifs et les chrétiens arabophones, mais aussi les musulmans, Callenberg imprime des livres en langues parlées (le yiddish, l'arabe, plus tard le turc et le persan), et il organise leur distribution. Les archives livrent des détails tels que l'importance, la fréquence, la destination des envois (en général des villes de l'Empire ottoman), permettant ainsi l'évaluation de la production. Duverdier analyse l'ampleur et la portée de l'action piétiste en Orient, et expose les causes de son échec relatif auprès des musulmans. Dans un contexte où le livre imprimé, même en caractères arabes, est traité avec méfiance car immanquablement perçu comme chrétien, l'introduction de l'imprimerie en Turquie par Ibrahim Müteferrika (1730) suscite de grands espoirs chez les missionnaires pour un meilleur accueil de leur action. Ainsi, le séjour à Constantinople de J.F. Bachstrom donne lieu à une légende sur l'impression de la Bible en turc. Duverdier démontre son caractère peu vraisemblable, grâce, notamment, à l'établissement sûr de la date de retour du piétiste en Allemagne (mai 1729).

L'article de Gharavi repose essentiellement sur l'étude de 38 documents conservés aux archives du ministère des Affaires étrangères concernant la mission et l'« affaire » Simon de Vierville : correspondance consulaire, lettres privées, mémoires, rapports, etc. Inédits jusque-là, les documents sont publiés à la suite du texte (p. 74-155). Rédigé en 1978, l'article paraît ici avec de substantielles additions par Jean Aubin (signalées par des crochets) et un complément de références par A. Kroell et M. Lesure. Le voyage de Simon de Vierville s'inscrit dans une série de missions françaises non officielles (Granger, années 1730; Otter, années 1740) effectuées sous le couvert de voyages scientifiques. La France, bien que peu présente en Iran, y a cependant des intérêts économiques et diplomatiques. Simon de Vierville (m. 1757), médecin et naturaliste, académicien, officiellement en voyage de recherche scientifique, doit atteindre l'Iran pour renseigner Versailles sur la situation intérieure du pays secoué par des guerres tribales, sur ses relations avec la Turquie et la Russie, sur les possibilités commerciales. Parti de Marseille (1751), son voyage va le mener à Constantinople, à Alep, et de là à Diyarbakr. Les autorités françaises à Constantinople et à Versailles, l'ayant d'abord loué pour son zèle, seront bientôt ennuyées par sa volonté de rejoindre l'Iran à tout prix, sacrifiant à la prudence. Voilà qu'à Diyarbakr, Simon de Vierville se convertit à l'islam, dans des circonstances inhabituelles. L'affaire, embarrassante au plus haut point, a un grand retentissement dans les milieux politiques français qui redoutent l'incident diplomatique que pourrait déclencher la découverte par les Ottomans du but secret du voyage. L'échange de correspondance entre les autorités françaises, les autorités ottomanes et Simon témoigne de l'agitation de la diplomatie française. Les informations sur ses activités à la suite de son apostasie sont

BCAI 13 (1997) Société d'Histoire de l'Orient: Européens en Orient au XVIIIe siècle, recensé par M. Szuppe
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

incertaines et fragmentaires (le commentaire consacré à l'apostasie — réelle ou feinte? — de Simon a été le plus augmenté par J. Aubin, p. 64-70). Passé en Iran dès la fin 1754 (il réside à Ispahan dans le quartier arménien), certainement dans l'ignorance de ses disgrâces (il fut rayé des Académies de Paris et de Rouen), Simon continue d'envoyer en France des informations scientifiques et politiques, malgré le silence des autorités qui ne lui répondront plus jamais. Il considère sa conversion comme un subterfuge pour mieux poursuivre sa mission. Sa dernière lettre connue, alors qu'il suivait l'armée d'Āzād Khān Afghān (dont il était le médecin), apporte un témoignage sur les guerres entre les principaux chefs tribaux.

Le troisième article, celui de W. Floor, est consacré à la réévaluation de la politique, ou des intentions commerciales, de la Compagnie hollandaise des Indes orientales (la VOC), mise en évidence par l'étude du projet controversé du « comptoir de Kharg » dans le Golfe Persique, projet proposé par l'ancien résident de la VOC à Basra, le baron Von Kniphausen, instigateur du retentissant blocus naval du Shatt al-Arab, en 1753. Floor, dont les nombreux articles sur les relations commerciales entre les Pays-Bas et l'Iran font désormais autorité, dépouille les archives de la VOC et de l'Algemeen Rijks Archief de La Haye, et exploite des sources missionnaires publiées. Il examine en détail les circonstances de l'installation et du fonctionnement du comptoir hollandais à l'île de Kharg (1753-1766), alors que les autres comptoirs de la région étaient progressivement fermés. À l'encontre de l'opinion d'A.A. Amin (*British Interests in the Persian Gulf, 1747-1780*, Leiden, 1967), Floor démontre l'inexistence d'un prétendu plan de domination militaire et politique du Golfe par les Hollandais, plan dont l'installation du comptoir-forteresse sur Kharg devait être un élément-clé. Le « projet de Kharg » fut mené à sa réalisation, malgré le désaccord dans l'évaluation des avantages d'une telle entreprise entre les autorités d'Amsterdam (réticents) et de Batavia (favorables, car voyant là une possibilité d'écouler sur les marchés moyen-orientaux le surplus important de la production du sucre de Java). L'arrivée des Hollandais sur Kharg fait entrer d'emblée ce comptoir-forteresse sur l'échiquier politique local (les Anglais y apparaissent bientôt pour répondre à la « menace » commerciale de la VOC, par le projet de la construction de leur propre forteresse à Bandar-e Rig). En effet, les bonnes relations des Hollandais avec les pouvoirs côtiers, Karīm Khān Zand en Iran et les gouverneurs ottomans de Basra, seront déterminants. Seules celles avec Mir Mohanna de Rig seront ouvertement hostiles jusqu'en 1763. Un *modus vivendi* basé sur la neutralité politique et militaire des Hollandais dans cette partie du golfe Persique semble s'installer, jusqu'au jour où le nouveau résident est entraîné dans un conflit local. Cette dérogation à la règle que la VOC s'était fixée se termine par la chute du comptoir de Kharg (1766), événement qui marque le retrait définitif de la VOC de cette partie du golfe.

Le recueil combine le travail de l'historien et celui de l'éditeur de sources primaires, avec la publication de nombreux documents d'archives. À signaler, le document 21 (p. 117-123) qui contient une intéressante liste d'instruments scientifiques, allant d'un télescope aux instruments de chirurgie, et de livres (titres d'astronomie, de médecine, botanique, chimie, grammaires arabe et turque, etc.) ayant appartenu à Simon de Vierville. Le lecteur appréciera la présentation soignée du volume (les fautes typographiques sont rarissimes), mais pourra regretter

BCAI 13 (1997) Société d'Histoire de l'Orient: Européens en Orient au XVIIIe siècle, recensé par M. Szuppe
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'absence de cartes. À noter quelques erreurs : ainsi p. 174, l. 18 : lire « return to Basra » à la place de « return to Khark », p. 177, l. 24 : lire « Mir Mohanna » à la place de « Mir Hosein », et p. 187, l. 4 : il faut probablement lire « Mir Mohanna » (?) à la place de « Buschman ».

Maria SZUPPE
(CNRS, Strasbourg)

Youssef COURBAGE et Philippe FARGUES, *Chrétiens et Juifs dans l'Islam arabe et turc.* Fayard, Paris, 1992. 13,5 × 21,5 cm, 345 p.

L'ouvrage est divisé en huit chapitres, comme suit : I. L'installation de l'islam dans l'Orient arabe. II. La déchristianisation de l'Afrique du Nord. III. Deux chrétientés face à face aux siècles des croisades. IV. L'islam dominé du Maghreb colonial. V. Le redressement chrétien dans l'Orient arabe ottoman. VI. De l'Empire multinational à la République laïque : la disparition du christianisme en Turquie. VII. Israël et la démographie palestinienne. VIII. La chrétienté arabe au XXe siècle : déclin ou éclipse?

La quasi-totalité des pays arabes ont fait partie de l'Empire ottoman durant quatre siècles : aussi était-il légitime d'étudier ensemble la place des chrétiens et des juifs dans les contrées arabes ou arabisées et dans les contrées turques ou turquisées. Les coauteurs sont tous deux membres de l'Institut national d'études démographiques. C'est dire que leur attention et leur apport concernent essentiellement l'évolution quantifiable des populations. À la fin des chapitres, de nombreux tableaux, cartes et graphiques détaillés totalisent quelque 55 pages. Ils étudient par pays (souvent par districts ou par villes), pour les différentes confessions chrétiennes et musulmanes et pour les juifs, la population, le taux brut de natalité, la mortalité infantile, l'indice de fécondité et d'autres éléments. La sécheresse des chiffres transmet souvent des vérités frappantes. De 1963 à 1972, 5 200 Libanais émigraient chaque année; de 1984 à 1987, ils deviennent 68 400 par an (p. 326). En 1914, il y avait à Alexandrie quelque 307 000 musulmans (73,3 %), mais aussi 90 000 chrétiens (21,5 %) et 21 000 juifs (5,2 %); la même année, il y avait encore à Jérusalem 58,1 % de musulmans, 26,8 % de chrétiens, 15,0 % de juifs (p. 183 et 188).

Il va sans dire que les résultats extraordinairement précis de la démographie historique reposent souvent sur des bases arbitraires. Pour la même année 1860, la p. 186 donne deux estimations de la population du Mont-Liban : l'une, par l'armée française, est de 269 980 personnes, et l'autre, par Karam, de 441 500, soit 39 % de plus ! Aux pages 43 et 145 sq., les estimations sont basées sur le chiffre de 5 personnes par famille. Mais p. 23, « les hommes adultes formaient un quart de la population », ce qui amène une différence de 20 % dans l'évaluation globale de celle-ci. Il y a dans l'ouvrage d'autres imprécisions ou erreurs. Relevons seulement la fâcheuse habitude de renvoyer à un ouvrage en bloc, sans indiquer la page (21, 32 sq., etc.). C'est particulièrement inadmissible quand on allègue un auteur comme Ǧāḥiẓ (p. 32

BCAI 13 (1997) Société d'Histoire de l'Orient: Européens en Orient au XVIIIe siècle, recensé par M. Szuppe
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net